

sévère. Un jeune frère avait conservé un attachement trop grand pour ses parents. Le Père s'était contenté d'abord de lui donner avec bonté plusieurs avis pour le porter à combattre cette inclination ; mais ayant appris que ce frère, qu'il avait envoyé dans un établissement pour remplacer un malade, avait été voir sa mère sans permission, il le fit appeler et le renvoya. Comme un ancien frère trouvait cette conduite un peu trop sévère, il lui répondit : « Un frère qui aime plus son père ou sa mère que sa règle et son devoir, est un religieux en *l'air*. Nous aurons toujours trop de ces sortes d'hommes ; et quand on les connaît, on ne peut s'en défaire trop tôt. »

Un postulant affectait une propreté recherchée et conservait, malgré les observations que lui avait faites le maître des novices, certaines manières mondaines. Le Père, après l'avoir repris lui-même deux ou trois fois, s'apercevant qu'il ne se corrigeait pas, le fit appeler et lui dit : « Dès demain, vous partirez chez vos parents. » Comme le postulant faisait difficulté pour se retirer : « Allez, lui dit le Père, et emportez avec vous toutes ces manières mondaines dont nous ne voulons point ici. »

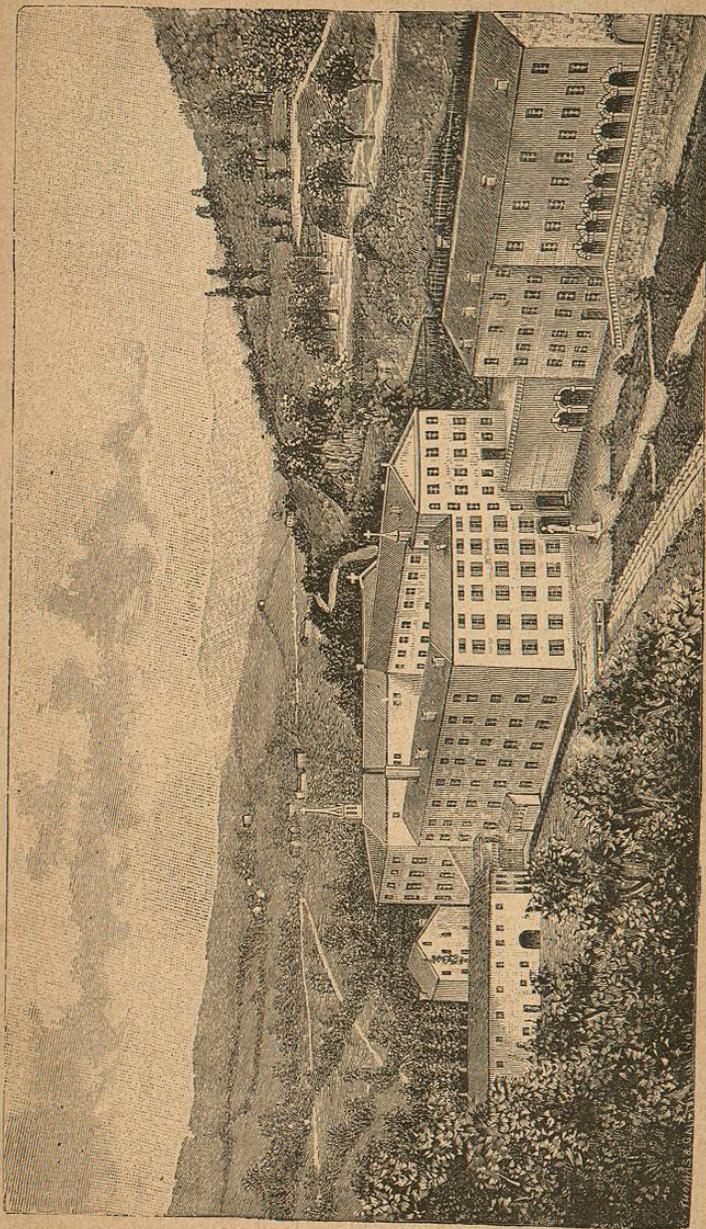
Un frère, sous prétexte qu'il conduisait le cheval et qu'il était souvent en voyage, avait fait une petite provision de nourriture, qu'il tenait dans une malle, et qu'il mangeait sans doute lorsqu'il allait dehors. Le Père ayant eu connaissance de cette faute, fit appeler le frère et le renvoya le jour même. Or, voici les paroles qu'il prononça dans le conseil où il fut question de l'exclusion de ce sujet : « Celui qui se cache, qui ne vit pas comme les autres et qui se laisse aller à la sensualité, n'est pas fait pour une communauté ; car la vocation religieuse demande une âme droite, mortifiée et amie de la vie commune. »

Le pieux fondateur ne se contentait pas de corriger les frères de leurs défauts, il travaillait sans relâche à les faire avancer dans la vertu, et sa grande occupation était de les rendre tous les jours plus pieux, plus humbles, plus mortifiés,

plus détachés des créatures et de leur propre volonté, et plus fidèles à leur règle. Il voulait d'eux une solide vertu ; c'est pour cela que, dans ses instructions, il revenait sans cesse, et avec une insistance marquée, sur l'humilité, sur la pauvreté, la mortification et les autres vertus qui dépouillent l'homme de lui-même et de tous les défauts qui se cachent dans les replis de son âme, tels que l'attachement à sa volonté, la vanité, l'esprit propre, l'amour du repos et tout ce qui flatte la nature. Il avait un talent rare pour discerner et démasquer ces sortes de défauts et pour en inspirer de l'horreur. Pareillement il avait un don particulier pour faire aimer la vertu, pour décider les jeunes gens à l'embrasser, et pour porter leur volonté à faire de généreux efforts pour l'acquérir. Sachant que les âmes ne sont pas toutes appelées à la même perfection, ni conduites par la même voie, et que le meilleur moyen de les faire avancer, c'est de seconder la grâce qui les attire, et de s'appliquer soigneusement à les diriger selon l'attrait qui leur est particulier, il ne demandait de chacun que la perfection qui était en rapport avec le degré de grâce et les dispositions qu'il reconnaissait en lui. Sa méthode était de demander peu d'abord, de faire parcourir comme pas à pas la voie de la perfection, mais de ne pas souffrir que l'on s'arrêtât, et moins que l'on reculât. « Allez doucement, disait-il à ceux qui, se laissant emporter à une ferveur passagère, voulaient embrasser trop à la fois ou se portaient à des choses trop difficiles ; car la vertu ne consiste pas à beaucoup promettre ni à beaucoup entreprendre, mais elle consiste à être constant et à bien faire les choses ordinaires. » Un frère lui ayant montré ses résolutions de la retraite, il lui dit, après les avoir lues, : « Que diriez-vous d'un enfant qui voudrait se charger d'un fardeau qu'un homme de vingt-cinq ans porterait à peine ? C'est ce que vous prétendez faire, du moins d'après cet écrit. Retranchez les trois quarts de vos résolutions et accomplissez bien le reste : il suffira pour faire de vous un bon religieux. »

Sa vigilance le rendait attentif pour maintenir la régularité dans la communauté, pour y faire régner la ferveur, pour exercer la vertu des frères, et au besoin pour la mettre à l'épreuve. Un frère qui avait de grands talents et qui ne manquait pas de dispositions pour la vertu, vint lui demander la permission d'acheter un traité de géométrie. « Non, lui dit le Père, car je veux que vous étudiez une autre science qui vous est plus nécessaire que la géométrie ; cette science est celle de l'humilité. » En même temps, prenant dans sa bibliothèque l'ouvrage intitulé *Mépris de soi-même*, il ajouta : « Voici le livre qui vous aidera à l'apprendre ; vous aurez soin de le lire, de l'étudier et de le méditer toute cette année. A la prochaine retraite, vous me donnerez l'analyse écrite de cet ouvrage, et vous me rendrez compte de vos progrès dans la connaissance de vous-même et dans la pratique de l'humilité. » Cette étude et cette méditation ne furent pas inutiles à ce frère ; et le bon Père, s'il avait eu moins de zèle pour la perfection de ses enfants, eût été plus que satisfait des efforts que celui-ci avait faits pour combattre l'orgueil et pour acquérir l'humilité. Mais il comprenait que ces heureux commencements devaient être soutenus, et que la vertu, pour être solide, a besoin d'être exercée. C'est pourquoi il ne perdit pas de vue ce frère ; et ayant appris qu'il s'était permis quelques paroles de vanité, pendant une récréation, en racontant les succès qu'il avait obtenus dans sa classe dans le courant de l'année, il le fit appeler et lui dit : « Je vous charge de laver la vaisselle ; cet emploi vous convient parfaitement : il vous serait fort utile d'y rester toute l'année ; je vous y laisserai le plus que je pourrai. Ayez soin de tenir tous les ustensiles de la cuisine dans un parfait état de propreté et de ne rien casser. » Bien que ce frère fût directeur, il l'y laissa les deux mois de vacances.

Un autre frère directeur, fut soumis par le pieux fondateur à une épreuve qui demandait une obéissance héroïque. Il la subit de manière à donner un témoignage éclatant de sa



NOTRE-DAME DE L'HERMITAGE (LOIRE), EN 1897

vertu. Deux jours après, le Père, lui dit : « Vous savez que nous sommes nombreux et que nous manquons de bons cuisiniers ; j'ai pensé que vous feriez bien cet emploi ; allez donc en prendre possession, et faites en sorte de mettre de l'ordre et de la propreté partout, car je vous charge de tout le soin de la cuisine et de ses dépendances. » Il le laissa à cet office pendant les deux mois de vacances, non par nécessité, mais pour l'exercer à l'humilité, à la mortification et à l'obéissance. Quelques jours après, l'ayant rencontré, il lui dit : « Qu'avez-vous pensé depuis que vous êtes chargé de la cuisine ? — Hélas ! mon Père, lui répondit le bon frère, je suis tellement occupé depuis le matin jusqu'au soir, que je n'ai pas eu le temps de penser à autre chose qu'à ce qui concerne mon emploi ; du reste, je sais que je fais la volonté de Dieu en faisant la vôtre ; cela me suffit, et je n'ai aucun besoin de réfléchir. » Le Père fut extrêmement édifié de cette réponse ; mais cela ne le porta qu'à redoubler de zèle pour perfectionner la vertu de son disciple. Sachant que ce frère était très estimé dans la paroisse où il enseignait, et craignant qu'il ne s'y attachât, il fit semblant, pendant ces mêmes vacances, de le changer. Il le nomma, en effet, à un autre poste où tout était à créer, et où, par conséquent, il y avait beaucoup à souffrir. Pour bien connaître ses sentiments et pour s'assurer s'il ne lui échapperait aucune plainte à l'occasion de ce changement, il le fit observer et l'observa lui-même pendant plusieurs jours. Ce frère étant venu lui demander à faire les préparatifs de son départ pour son nouveau poste : « Ne regrettez-vous pas, lui demanda-t-il, l'établissement que vous quittez et où vous étiez si bien ? — Mon Père, répondit le frère, je ne vous cacherai pas que j'aime le poste d'où vous me sortez ; mais avant tout je désire vous obéir et faire la volonté de Dieu. — Très bien, répliqua le Père : en ce cas, allez vous préparer pour retourner à votre ancien établissement, car j'ai changé de disposition à votre sujet. »

Le pieux fondateur, voulant éprouver l'obéissance d'un autre frère directeur et juger de sa docilité et de son bon esprit, dans le temps où ce frère réussissait le mieux, et alors que les autorités s'accordaient à faire son éloge, il lui envoya un frère avec une lettre conçue en ces termes : « Mon cher ami, partez tout de suite et suivez le porteur de cette lettre. Vous ne donnerez connaissance de votre départ à personne, pas même à M. le Curé. Ne demandez pas non plus où l'on vous envoie, ni ce qu'on veut faire de vous ; mais abandonnez-vous entièrement à l'obéissance. » Ce frère se conforma en tout point aux intentions de son supérieur ; il suivit sans rien dire son conducteur, qui ne lui fit connaître le lieu de sa destination qu'au moment où ils y arrivaient, après avoir marché pendant deux jours. Son emploi était de faire une grand'classe sous la direction d'un autre frère ; de sorte qu'il se retrouvait sous le joug de l'obéissance, après avoir été directeur pendant près de dix ans. Deux mois après, un de ses confrères désirant connaître ses sentiments par rapport à sa nouvelle position, lui dit : « On fait courir le bruit que ç'a été pour vous un grand sacrifice d'être placé en second, après avoir été directeur pendant dix ans, et on ajoute que cette nouvelle position vous est bien pénible, et que vous avez besoin de toute votre vertu pour la supporter. — Laissez courir les bruits, laissez dire les hommes, et gardez-vous de prendre pour des vérités tout ce que vous entendez. — Mais enfin, dites-moi franchement ce que vous avez éprouvé à cette occasion, et comment vous vous trouvez dans cette nouvelle situation. — Puisque vous le désirez, le voici sans mystère. « Depuis le jour où j'ai été déchargé des embarras et de la responsabilité de la direction d'une maison, j'ai récité tous les soirs le *Te Deum* pour remercier Dieu de m'avoir fait une telle grâce, et je me trouve si heureux de l'état de dépendance où je suis, que je désire et que je demande à Dieu d'y rester toute ma vie. Il est des hommes, même parmi les religieux, qui ne comprennent pas les devoirs d'un frère

directeur, et qui connaissent encore moins le bonheur et les avantages de l'obéissance, et voilà pourquoi il court des bruits dont un bon religieux ne doit tenir aucun compte. » Nous pourrions citer une foule de traits semblables ; mais ceux-ci suffisent pour faire connaître l'esprit profondément religieux des premiers frères, et la sagesse avec laquelle le Père Champagnat exerçait leur vertu, la fortifiait, et la développait, en la soumettant à toutes sortes d'épreuves.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Avec quel soin il formait les frères directeurs.

LA tâche du pieux fondateur eût été plus facile s'il n'avait eu à former que de simples religieux ; mais, par la nature de leur institut et le but de leur vocation, les frères devant tous ou presque tous être supérieurs, parce que tous ont, ou des confrères ou des enfants à surveiller, à diriger et à élever, il fallait leur inspirer et leur donner les qualités nécessaires pour bien remplir ce ministère aussi sublime que difficile.

En effet, il n'y a rien de plus grand que la conduite des âmes, ce qui a fait dire à saint Grégoire que le gouvernement des hommes est *l'art des arts et la science des sciences*. « Si l'on trouve des difficultés dans l'obéissance, ajoute ce saint docteur, il y en a incomparablement plus dans le commandement ; et ces difficultés sont encore plus grandes